

ALBUM UNIVERSEL

BUREAU DE RÉDACTION.

Edifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.1

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.Quatre mois, \$1.00. - - - Payable d'avance
Un an, - \$3.00. - - - Six mois, - \$1.50

ENTRE-NOUS

Deux sujets très importants absorbent en ce moment l'attention de notre pays, et, chose assez gênante pour un causeur de profession, il m'est presque défendu d'en parler d'une manière vraiment sérieuse et surtout de les discuter.

Pourquoi ? Ah ! pourquoi, parce qu'ils font partie intégrale de la politique, et qu'il est bien entendu que le rôle de notre journal est de distraire, d'instruire sous une forme agréable, et pas du tout de s'occuper de politique.

Le premier de ces sujets, la question de construction d'un nouveau chemin de fer reliant l'Atlantique au Pacifique, projet grandiose par excellence, intéresse certainement tous les lecteurs de l'"Album Universel", mais comme les politiciens se sont emparés de la chose comme d'une pâture et qu'il se déchirent à belles dents, ce n'est pas une affaire qui entre dans le cadre de nos conventions.

Un politicien journaliste très intelligent, très habile, dont on parle beaucoup, que vous connaissez tous et qui s'est acquis, me dit-on, la réputation de changer assez souvent "d'idée fixe", me semble cependant avoir dit un mot très vrai : "Un chemin de fer n'est jamais inutile."

Le mot est parfaitement juste, car nous n'en sommes plus au temps de M. Thiers, qui déclarait à la Chambre française, vers 1835, que les chemins de fer ne serviraient jamais à rien, et les événements ont prouvé que le grand homme d'Etat s'était complètement mis le doigt dans l'oeil. Il l'a reconnu plus tard.

◆◆◆ L'autre sujet est aussi intéressant, puisqu'il consiste dans la discussion des mesures à prendre pour donner le coup de fouet aux affaires et augmenter notre commerce, mais, comme il y a anguille sous roche, une énorme anguille, très dangereuse, qui a nom "Impérialisme", vous voyez immédiatement que la politique a encore son mot à dire, et que je ne puis en parler sans danger, à moins que de l'effleurer au point de vue psychologique.

Les Anglais d'Angleterre nous ont prouvé, une fois de plus, au congrès de Montréal, qu'ils ne ressemblent guère à leurs congénères d'Ontario, sous le rapport des connaissances, de l'instruction et du savoir-vivre.

Les Anglais de la province-soeur (chère soeur !) ne ratent jamais une occasion d'essayer de prouver leur supériorité sur les Canadiens-français, et s'amuse même à nous décocher des injures à tout propos et même à propos de rien, mais ce qu'ils crachent leur retombe invariablement sur le nez.

Bien différents sont ceux de la province de Québec, qui nous connaissent, savent notre valeur, et surtout parlent notre langue.

Les délégués des Chambres de commerce d'Angleterre sont généralement des hommes connaissant parfaitement la France, avec laquelle ils ont de grandes relations commerciales, et sachant apprécier les hautes qualités des Français ; aussi, aucun d'eux ne s'est permis la moindre allusion blessante à notre sujet.

Bien plus, lord Brassey, président du Congrès, sachant bien que jamais on n'attrape de mouches avec du vinaigre, a été d'une merveilleuse habileté en commençant son premier discours en français, langue qu'il parle très bien, à la grande stupefaction des délégués que notre bonne soeur du second lit avait envoyés au Congrès.

Le procédé était très simple et très fort, car c'est par l'hypnotisme des mots de la langue de nos pères que le président anglais a parfaitement

réussi à endormir les microbes de protestation qui se propageaient dans les cerveaux de nos délégués. Nous sommes si peu habitués à recevoir des éloges des Anglo-Saxons !

◆◆◆ La manière d'agir de lord Brassey démontre qu'il comprend parfaitement l'importance que commence à prendre la race française dans la grande colonie anglaise, et qu'il se rend très bien compte du poids qu'elle peut avoir en certaines circonstances.

Il sait que notre nombre augmente sans cesse, grâce à l'augmentation étonnante de la natalité, augmentation que Jean-Baptiste entretient avec beaucoup de brio et un plaisir très compréhensible avec la gracieuse et énergique coopération de Josette.

Il le sait très bien, et s'aperçoit aussi qu'en revanche l'Angleterre se dépeuple d'une manière inquiétante.

Les chiffres suivants en sont la preuve irréfutable :

Sur 1,000 habitants, le nombre des naissances a été de 35.8 en 1872 ; de 36 en 1874 et de 36.4 en 1876, année qui marque le maximum. Depuis lors, le nombre des naissances n'a cessé de diminuer : 32.6 de 1879 à 1883 ; 31.2 de 1886 à 1888 ; 29.8 de 1889 à 1893 ; 29.1 de 1894 à 1898, et enfin, 28.3 de 1899 à 1901.

En Australie, la moyenne était de 41.9 en 1861-65 ; de 37.3 en 1871-75 ; de 32.2 en 1881-85 ; de 31.5 en 1891-95, et de 27.35 en 1896-99.

Le déclin, en quarante ans, a été de 14.55 en Autriche ; de 4.3 en France ; de 3.2 en Italie ; de 4.2 en Allemagne.

En Russie, au contraire, la population augmente d'une manière notable.

◆◆◆ Les canailleries des rois qui pratiquent le système : "Ote-toi de là que je m'y mette", méritent toujours d'être connues.

Vous vous souvenez de la tragédie de Belgrade, dans laquelle ont été assassinés le roi et la reine de Serbie, et voici que l'on commence à voir clair dans cette ténébreuse affaire.

Un journal allemand publie une lettre d'une personne qui est en relations confidentielles avec les chefs de l'insurrection récente, et qui montre pourquoi le roi Pierre est tout à fait dans les mains des conspirateurs, et comment il n'ose pas faire acte d'autorité sans leur assentiment.

Le correspondant ajoute que le nouveau roi connaissait la conspiration longtemps avant que le régicide fût commis, et qu'il avait donné par écrit aux conspirateurs un certificat d'innocence complète, s'il devenait monarque de la Serbie.

D'après cette lettre, voici à quelle occasion ce certificat aurait été donné :

"Quand les projets du colonel Maschin et du ministre du commerce, Genshicks, furent mûris parfaitement, ce dernier se rendit aussitôt à Genève, entra en conversation avec Pierre Karageorgevitch, revint à Belgrade, et informa le comité du régicide que tout était correct.

"Genshicks approuva les mesures violentes qu'on avait d'abord adoptées et promit l'impunité aux assassins.

"Les conspirateurs ont encore cette lettre très compromettante et s'en servent volontiers pour se faire craindre du roi, qu'ils veulent plier à tous leurs caprices."

C'est toujours la même histoire : cherchez à qui le crime profite.

En vérité, en vérité, je vous le dis, le roi Pierre finira mal, le crime sera puni, et, comme la vertu est absente de la cour de Bulgarie, elle ne sera pas récompensée.

◆◆◆ Le fameux procès de la famille Humbert, qui a fait tant de bruit en France et dans le monde entier, est enfin terminé.

Vous savez que cette famille était accusée d'escroqueries sans nombre, et dont le total excédait "cent millions" de francs, le tout basé sur un prétendu héritage d'un supposé Crawford, dont on n'a jamais pu prouver l'existence.

Mme Humbert, la grande Thérèse, comme on la nommait, avait promis de faire des révélations qui devaient étonner le monde, et on les attendait avec d'autant plus d'importance que certains journaux bien pensants faisaient courir le bruit qu'elles devaient compromettre certains hommes politiques très haut placés.

Le résultat a été un fracas complet.

Voici comment Mme Humbert s'est exprimée : "Messieurs du jury : Quand j'ai demandé l'adresse de M. Crawford, il répondit : "Vous ne pouvez pas me connaître. Je ne m'appelle pas Crawford, je ne suis pas connu sous ce nom. J'ai fait fortune durant la guerre de 1870, par l'achat des rentes, qui étaient très basses alors."

"Continuant, après une pause, Mme Humbert ajouta :

"Son nom est Régnier, l'intermédiaire entre le maréchal Bazaine et les Allemands. J'avais déjà fait affaire avec Régnier, qui me semblait être un personnage mystérieux, et qui me dit : "Prenez garde, madame, de me confondre avec le fameux Régnier."

"Et voilà comment j'ai soudainement connu le nom de Crawford ; je n'en ai jamais parlé à mon mari, je le jure sur la tête de ma fille. C'est la première fois qu'il entend ce nom.

"Messieurs, je n'en dirai pas davantage. Il me suffit de vous dire que la fortune existe et que je n'ai jamais trompé personne. Maintenant, vous avez toute l'affaire Humbert et toute l'affaire Crawford."

L'introduction du nom de Régnier était absolument inattendue. Ce nom était oublié, bien qu'il ait eu un éclat d'infamie dans les derniers jours de la guerre 1870-71. Régnier joua d'abord un rôle lors de la révolution de 1848, un rôle douteux. En 1871, l'impératrice Eugénie, alors en Angleterre, lui confia une mission pour Bazaine, lui disant que cette guerre aurait dû être finie après Sedan ; que son armée aurait dû être employée à maintenir la paix à l'intérieur. Bazaine accepta alors de traiter avec les Allemands.

La reddition de Metz suivit. La complicité de Régnier fut prouvée en 1874 ; il fut jugé par contumace et condamné. Il mourut en Angleterre en 1886, et ce n'est qu'en 1892 que la famille Humbert commença à exploiter la crédulité des gogos en faisant miroiter à leurs yeux l'héritage des Crawfords, qui s'élevait, disait-elle, à plus de cent millions.

Humbert et sa femme ont été condamnés à cinq ans de prison.

Ainsi finit la comédie.

◆◆◆ Les mendiants se plaignent de l'encombrement de leur profession. Ils ont raison, car elle est très lucrative.

A propos de mendiants, il m'a été conté dernièrement une aventure qui a un certain sel.

Un de ces professionnels, établi au coin de deux rues très passantes de Montréal, s'était formé une véritable clientèle qui le faisait vivre très grassement, grâce à la générosité de certains citoyens, qui l'avaient pour ainsi dire adopté comme "leur" mendiant en titre. L'un d'eux lui donnait dix cents tous les lundis.

Le froid, la pluie, et peut-être aussi le whiskey s'en mêlant, le mendiant tomba malade et devint invisible pendant sept semaines, après quoi il reprit possession de son poste.

Comme c'était un lundi, le client aux dix cents passa, et jeta la pièce blanche dans la sébile de son protégé.

—Pardou, monsieur, c'est quatre shellings que vous me devez.

—Comment, quatre shellings ?

—Ben oui, j'ai été absent sept semaines, ça fait soixante-dix cents, et avec les dix cents d'aujourd'hui...

—Mais, mon ami, c'est par pure générosité que je vous donne l'aumône, et je ne vois pas comment...

—Tiens, tiens, puisque c'est comme ça, reprenez vos dix cents et... cherchez-vous un autre "quêteux".

◆◆◆ Un fils de la verte Erin, à la mine peu rassurante, après avoir mené une vie des plus accidentée, se décide enfin à faire sa paix avec Dieu et à se confesser.

La tâche était rude, et c'est avec crainte qu'il commence à avouer que jamais, trente ans durant, il ne s'est confessé, et qu'il a nombre de peccadilles sur la conscience.

L'abbé lui parle avec bonté de la miséricorde infinie du Très-Haut, et le vieux mécréant s'exécute.

Mais alors commence un défilé de vols, d'assassinats, de crimes tellement épouvantables, que le bon prêtre en est stupéfait et qu'il sent ses cheveux se dresser sur sa tête.